L'ARCHE Editeur

MONOBLOCK

Salut nazi

Traduit par Johannes Honigmann Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de : L'Arche Editeur 86 rue Bonaparte 75006 Paris contact@arche-editeur.com Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment. Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se

réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Monoblock

SALUT, NAZI

Pièce de théâtre pour trois acteurs Traduit de l'allemand par Johannes Honigmann

PERSONNAGES

RUDI: Apprenti de dix-sept ans, jeans moulant, T-shirt, blouson de soie, bottes

cloutées.

JAN: Mécanicien automobile polonais, environ vingt ans, blouson, sweat-shirt,

baskets.

ERICH: Policier de district, frais émoulu de l'école de police, uniforme, boucle

d'oreille.

CHRISTIAN: Voix off, tenue par l'acteur qui incarne ERICH.

LIEU

La cellule de garde-à-vue d'un commissariat de police rural en Allemagne de l'Est. Une chaise, une couchette, un néon grillagé.

Le quatrième mur représente les barreaux.

A côté de la cellule, dans laquelle se déroule la pièce, se trouve une deuxième cellule invisible, de laquelle jaillit temporairement la voix off de Christian.

EPOQUE

Le présent. Samedi soir, vers 22 heures.

(Musique.

Lumière.

Erich entre avec Jan.

Jan a un oeil au beurre noir, des hématomes, des sparadraps et autres choses du genre. Il semble étourdi. Erich ouvre la porte de la cellule et pousse Jan dedans.)

ERICH: Bon, vous restez ici pour le moment.

Le fourgon arrive dans une demi-heure, tout va suivre son cours, asseyez-vous donc là. Ça va aller. Voulez-vous du café ? Ou de l'eau minérale ?

(Jan ne réagit pas.)

Parlez-vous l'allemand? Me comprenez-vous?

(Jan hoche la tête.)

C'est bien, nous voilà avancés, pas vrai?

Maintenant, asseyez-vous, d'accord ? Nous devons d'abord tous retrouver notre calme, puis les collègues prendront votre déposition. M'avez-vous compris ?

Votre déposition.

Vous pourrez raconter ce qu'il s'est passé, le déroulement des faits.

On le tapera direct dans l'ordinateur, d'accord?

JAN: Déposition, oui, clair.

ERICH : Il suffisait de le dire. Je vais là-bas devant, je reviens de suite, d'accord ? Ça vous va ? Oui ? Qu'y a-t-il ?

JAN: De l'eau, s'il vous plaît.

ERICH: Eh bien voilà, on y arrive, vous auriez pu le signaler d'office, que vous parliez l'allemand. J'en ai un autre à chercher là, je ne peux pas discuter, d'accord? Je veux que vous restiez bien sage, le fourgon sera là dans un quart d'heure.

Il faudra y aller calmement, c'est bien compris?

JAN: Calmement, oui. C'est clair.

ERICH: Alors je vais chercher l'autre.

Il faudra que je le mette ici, j'ai un ivrogne dans l'autre cellule, je n'ai pas le

choix.

(Erich quitte la cellule, hésite brièvement, se demande s'il doit fermer. Jan s'assied.)

ERICH: Vous ne bougez pas d'ici, ça ne prendra qu'une minute. Quelle putain de merde

tout ça.

(Erich s'en va, Jan examine ses blessures, tâte ses hématomes, Erich revient avec Rudi, qui

est également amoché. Rudi voit Jan dans la cellule.)

RUDI: Non, rien à faire, je vais pas au trou avec un Polack, moi.

ERICH: Et comment que si, mon ami. Les collègues arrivent dans un instant, puis ce

sera le central trois pour enregistrer votre déposition ; dans l'intervalle, je veux

un calme complet, d'accord?

C'est bien compris?

RUDI: J'ai pas envie d'attraper des poux.

ERICH: Raison de plus pour garder vos distances.

RUDI: Rien à faire, j'ai dit.

ERICH: Tu peux t'installer auprès de Hentsch dans la deux et essuyer son vomi, si c'est

cela que tu préfères.

RUDI: T'as qu'à mettre le Polack dans le coffre de la bagnole, ils adorent, ça, ces

bâtards.

ERICH: Me tutoie pas et pas de blagues douteuses! Et enlève tes bottes, je les garderai

jusqu'à votre départ. Trente secondes et je viens les chercher, compris ?

(Rudi pénètre dans la cellule, Erich referme derrière lui.)

JAN: Je peux avoir mon eau?

ERICH: On n'est pas à l'hôtel ici, que ce soit clair une fois pour toutes. A cause de

vous, je suis débordé.

RUDI: Ils sont comme ça, ils veulent le doigt, la main, le bras ...

ERICH: Je t'ai demandé ton putain d'avis?

RUDI: Ça va, chef, tout va bien.

ERICH: J'espère pour toi.

(Erich geht ab.)

RUDI: Salut Polack, ça faisait longtemps.

JAN: Salut, nazi.

RUDI: Bordel, ça pue la merde ici, la merde de Polack, je supporte pas ça, t'as chié de

peur dans ton froc? T'es mort de trouille, hein?

JAN: Ta gueule.

RUDI: Tu veux que je t'apporte du savon ? Du savon de Polonais ? Tu sais de quoi

c'est fait, le savon ? T'es au courant ?

JAN: Je discute pas avec toi.

RUDI: Tu viens de grogner quelque chose? T'essaies de parler, ou quoi?

Maintenant, lève ton cul de cette chaise. C'est réservé aux Allemands

(Jan le regarde, puis se lève.)

JAN: Je discute pas avec toi, prends ta chaise et ferme ta gueule.

RUDI: Tu sais même pas comment on se tient dans une taule allemande. Il était temps

qu'on te mette à l'ombre.

(Jan s'assied sur la couchette.)

RUDI: Tu piges que dalle, pas vrai ? J'ai une dure journée derrière moi, un travail

honnête, la chasse aux cafards ; alors le soir, quand l'homme allemand a besoin

de repos, moi, je n'ai pas envie de m'allonger dans un nid à pets de Polack.

Tu veux que je chope la gale?

Dégage de là, zou, dégage.

(Jan se lève, se place en face de Rudi.)

JAN: Je vais te casser la gueule, espèce de nazi de merde.

RUDI: Ça y est, tu t'y mets ? (appelle) Chef, on m'agresse, police, au secours!

(Erich arrive.)

ERICH: Que se passe-t-il?

(Jan s'assied par terre.)

Ne pourriez-vous pas rester tranquilles dix minutes ? Si vous n'y mettez pas du vôtre, je vous menotte les chevilles et je vous attache au grillage.

voire, je vous menotie les chevilles et je vous attache au grinage

RUDI: Le Polonais a voulu me frapper.

ERICH: Qu'est-ce que c'est que ces histoires? Que fait-il par terre?

RUDI: Ils ont jamais vu de chaise dans leur brousse, ces macaques, il sait même pas ce

que c'est.

ERICH: Je t'en pose des questions?

RUDI: Je le dis juste comme c'est.

ERICH: Je t'en pose des questions?

RUDI: J'ai le droit de...

ERICH: Garde tes calembours pour le central, ils feront très bien dans ta déposition.

RUDI: Il m'a menacé.

ERICH: Vous l'avez menacé?

JAN: Je veux une autre cellule.

ERICH: Dites donc, je vous parle en chinois? J'ai dit que ce n'était pas possible.

JAN: M'en fous s'il vomit, l'autre.

ERICH: Je ne peux y mettre qui que ce soit, il démolit tout ce qu'il voit.

Ecoute Rudi, tu sais bien comment il est, Hentsch, quand il a pris une cuite.

RUDI: Mais puisqu'il en a envie?

JAN: M'en fous. Ou bien j'attends avec toi.

RUDI: Pour pouvoir te faire la malle, hein, non merci.

(Jan croise les bras.)

JAN: Alors avec menottes, m'en fous.

ERICH: C'est bientôt fini?

RUDI: Les Polacks, faut toujours que ça stresse.

JAN: Qu'est-ce que j'ai à voir, ils nous ont attaqués, nous étions en train de bosser,

eux, ils arrivent et ils frappent, je suis coupable de rien, pourquoi je suis ici,

pourquoi je suis en cellule ?! Je suis victime, j'ai pas frappé, moi!

RUDI: Et ça, c'est quoi?

(Rudi montre ses hématomes.)

ERICH: Tu feras une déposition en bonne et due forme ; en Allemagne, on fait les

choses dans l'ordre; en attendant, j'ai pas moyen de savoir qui est coupable et

ce qu'il s'est passé. Ça marche comme ça, ici.

JAN: Je veux pas rester avec ce nazi de merde.

Il m'a frappé.

ERICH: Fais attention à ce que tu dis, tu ne m'impressionneras pas avec ce genre de

discours, j'en ai vu d'autres ici.

Allez, assis. A partir de maintenant, tout ce que vous direz sera consigné dans

mon rapport.

RUDI: Je suis cool, moi, c'est lui qui stresse.

ERICH: Et moi, je ne compte pas me laisser enquiquiner longtemps, compris?

RUDI: Pigé, chef.

JAN: Courva.

ERICH: Parlez allemand, compris?

(Jan s'assied.)

ERICH: Alors, Rudi, tu en dégages de tes pantoufles?

Tu vas me dire que tu n'y arrives pas tout seul? Ou quoi?

RUDI: Bordel, y a un nœud, c'est dur à défaire.

ERICH: Tu veux ma main, peut-être?

RUDI: C'est bon.

(Erich s'en va.)

RUDI: T'es nerveux, vieux?

Allez, relax. Je te raconte une blague

Tu la connais, celle-là?

Un Polonais, un Albanais et un Vietnamien sont dans une voiture. Qui conduit

?

Ben, les flics, c'est logique, non?

Ou bien celle-là. C'est quoi le triathlon polonais?

A pied à la piscine, et retour en vélo.

Faut que tu les racontes à ta racaille, dès que tu seras de retour en Pologne.

Parce que maintenant, c'est voyage retour, fini les parasites en Allemagne,

dans le wagon tout le monde et c'est parti pour la brousse, vous tous...

JAN: Toi, c'est parti en taule, vous tous.

RUDI:

Oh mon Dieu, je crève de peur, un criminel polonais me menace. C'est fini pour vous, c'est la réalité, plus personne ne vous veut ici, tout le monde est content qu'on ferme votre putain de baraque.

Tu crois quand même pas qu'on va aller en taule juste parce qu'on s'est occupé de quelques voleurs de voiture polacks. Vous étiez sur la liste, ça fait longtemps que vous auriez dû prendre le large, mais vous êtes trop cons pour comprendre, il vous faut des pains dans la gueule, c'est le seul langage que vous pigez

Tu peux dire merci que votre baraque, on n'y ait pas foutu le feu.

JAN:

T'es le roi, hein? T'es le boss, hein?

T'as quel âge, merdeux, t'as encore des couches ? T'as une grande gueule, hein ? Vous tous, super courageux, vous venez, cinq hommes pour tabasser trois, avec des battes, vous êtes des connards de lâches.

(Jan se lève, lève les poings.)

Tu peux te battre maintenant, homme contre homme, je te casse la tronche, tu peux montrer que t'es un homme, là, allez, viens. Alors, t'es quoi maintenant, sans tes amis, sans ta batte, merdeux ?

RUDI:

Il s'agit pas de se battre, c'est clair ? Il faut que vous dégagiez, tu comprends pas ? Si t'étais allemand, je me battrais loyalement, mais pas contre toi. Vous n'avez rien à faire en Allemagne.

Ici, c'est l'Allemagne, ici, ce sont les Allemands qui travaillent.

Fais ta merde en Pologne, mais pas ici. Des Allemands sont au chômage et vous, vous trafiquez, pas cher, pas cher, bwana, sans facture, cash, et les entreprises allemandes honnêtes sont obligées de dégraisser, parce que vous détournez l'argent pour vous construire des châteaux en Pologne, pour votre racaille; vos revenus, c'est notre sang qu'on verse.

JAN:

Miesbach est allemand, il a le garage, il est patron, il encaisse, nous avons fait que travailler, c'est lui qui fait le fric. Va le voir, lui.

RUDI:

Tu nous prends pour des cons, ou quoi ? Pourquoi le monde entier croit que vous pouvez nous entuber comme ça, prendre notre argent, notre travail, puis, une fois que vous êtes bien gras, baiser une femme allemande vite fait ? On a vraiment trop vu ça, trop longtemps.

Maintenant, on se venge, vous avez amené la honte sur notre ville, tout le monde le dit, nous avons mis de l'ordre, et comment, c'est le peuple qui se défend, vous devez comprendre à la fin que la patience allemande, c'est terminé, y en a plus.

JAN: Je vais te faire mettre en taule.

RUDI:

Toi, moi?

A ton avis, dis-moi, pourquoi la ronde de police, elle s'est pas arrêtée la première fois ? Hein, pourquoi ?

Pourquoi ils ont débarqué qu'au deuxième passage?

Tu sais pas?

Ils voulaient que vous dérouilliez au maximum avant de nous mettre le grappin dessus. Et si ton copain n'avait pas fait le dingue avec son cric, on eu le temps de foutre le camp.

Tu piges ? Ça entre dans ta caboche ?

(Jan se tait.)

RUDI:

Alors te fais pas d'idées. Estime-toi heureux si tu retrouves pas au trou. Cinq Allemands viennent vous voir pour vous demander calmement de respecter enfin les lois de notre pays, et tout ce que vous trouvez à faire, c'est de vous jeter sur nous, si bien qu'on doit se défendre.

Voilà ce qu'il s'est passé ça, demande à qui tu veux.

(Rudi rit.)

Donc je te conseille de fermer ta gueule.

(Erich revient avec un gobelet en plastique.)

ERICH: Bon, voici l'eau.

(Jan prend le gobelet, le vide, s'assied sur le lit et se détourne.)

ERICH: Mais enfin, c'est quoi ces manières?!

RUDI: Laisse tomber, chef, il vient de piger que la vie de château c'est fini en

Allemagne.

ERICH: Et toi, cesse de me parler comme à un de tes copains!

RUDI: Ça va, j'ai rien dit.

ERICH: Vous avez vraiment déconné. Je viens de recevoir un coup de fil de l'hôpital.

RUDI: C'est eux qui nous ont attaqués, on voulait leur parler, c'est tout.

ERICH: Oui, eh bien celle-là, tu la garderas pour tout à l'heure. Vous avez passé toute

la soirée à jouer au flipper au club, tous tes potes peuvent en témoigner.

RUDI: Comment vont les camarades?

ERICH: Tu me prends pour la concierge?

RUDI: Comment va Christian? Il a pris des coups.

ERICH: On le plâtre, rien de grave.

Qu'est-ce qu'il a?

Hé, vous, qu'y a-t-il, vous me comprenez?

JAN: Je parle pas à la police.

ERICH: Super, génial, manquait plus que ça, quelle nuit.

RUDI: Je peux avoir une bière?

ERICH: Merde, le téléphone. Et tu le laisses tranquille, compris?

RUDI: Oui, chef.

(Erich part.)

RUDI: J'espère que ce sera pas trop long, j'ai un match demain à treize heures, je veux

avoir pris du repos d'ici là.

(Silence)

JAN: Vous allez payer, bande de sales porcs.

RUDI: C'est Django, c'est génial. Mais c'est de votre faute

Si ce trouduc n'avait pas agité son cric, ça se serait terminé autrement.

Il a détruit la main de Christian, il aurait pas dû, c'est normal qu'ils pètent les

plombs.

JAN: On frappe plus un homme par terre.

RUDI: Ah bon?

JAN: Non, pas quand c'est des hommes qui se battent.

RUDI: A côté de nous, Hentsch, il est couché dans son vomi, plein jusqu'ici, le week-

end, les flics n'attendent même plus que sa gonzesse appelle, ils y vont à dix

heures et l'embarquent avant qu'il balance les meubles par la fenêtre, il fait

plus que péter les plombs, ça fait des années qu'il a plus de travail.

Il dirigeait une coopérative agricole, avant, il représentait quelque chose, et

depuis qu'on est l'Ouest, il trouve plus rien, et il est pas le seul, un jour, il

crèvera dans cette cellule.

Il est allemand, il est veut faire quelque chose, mais il trouve rien. Et tu sais pourquoi ?

A cause de vous, les étrangers, les demandeurs d'asile, on vous fourre l'oseille dans le cul pour que vous deveniez gras comme des hippopotames ; et puis y a les Juifs, qui vont piquer un milliard par an dans la caisse de ces connards de parlementaires.

Nous payons pour l'Europe entière, nous sommes les seuls encore en mesure de travailler, alors tout le monde tend la main, nous payons et en plus, nous devons nous excuser, nous excuser d'être allemands. Berlin n'est plus qu'une banlieue d'Ankara, ils se reproduisent comme des lapins et les Allemands disparaissent.

Nous n'avons même pas le droit d'être allemands, on nous met en taule, nous nous saignons pour que vous pouvez puissiez trafiquer, bande de connards, voilà comment s'est.

Mais je suis fier d'être allemand.

JAN: Fier, quand deux types, ils tapent avec des battes sur un homme à terre.

RUDI: C'est de la résistance nationale.

Ce que vous faites est pire.

Etc.